

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Nos morts : Albert Löhrer

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1937, tome 36, p. 148-151

© Abbaye de Saint-Maurice 2011



NOS MORTS

ALBERT LÖHRER

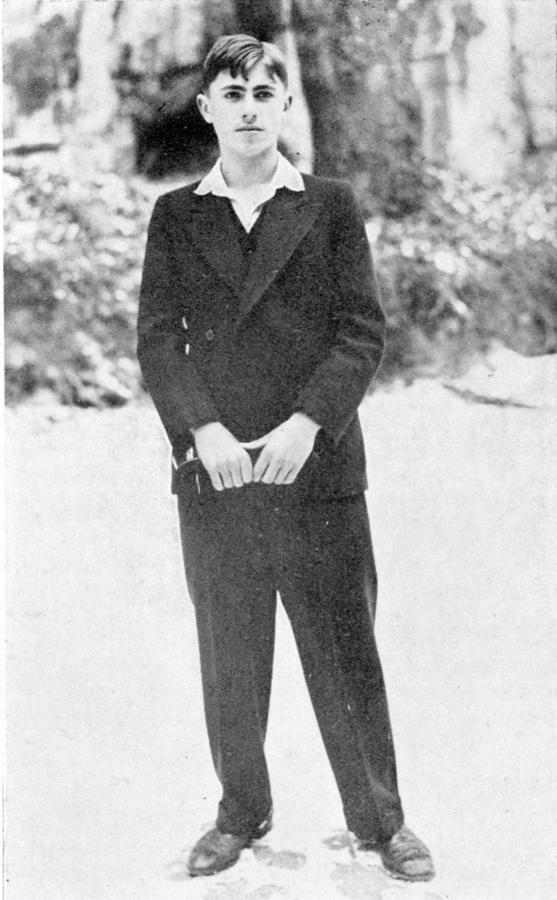
Premier mai, jour terrible qui nous réservait le plus cruel des malheurs : un de nos plus chers condisciples venait de rendre son âme à Dieu. Encore plongés dans la douleur, et sanglotants devant ce brusque départ pour l'éternité, nous essayions en vain de nous dégager des dures griffes de la réalité... Le jour même, nous sommes allés lui porter notre dernier adieu : tous auprès de son lit de mort, nous avons répondu aux prières de notre professeur, mais une foule de pensées venaient nous distraire de notre prière : nous ne pouvions nous résigner, et croire que ce corps raidi était celui de notre cher Albert. Nous cherchions à fuir cette terrible vision de la Mort, en le voyant gambadant sur la route, la tête encaissée dans les épaules, se dirigeant vers le champ des sports, ou étendu dans l'herbe, se reposant un instant des efforts accomplis ...

Il ne nous reste de lui qu'un beau souvenir.

Qui d'entre nous ne sent sur sa langue son nom familier de « Guguss », — non pas celui que trop, peut-être, se contentaient de juger superficiellement, mais celui que nous, ses camarades de classe, qui le côtoyions tous les jours dans une tout autre atmosphère, nous connaissions d'une façon beaucoup plus intime.

Malgré ses apparences de jeune homme taciturne, timide parfois, malgré son genre rébarbatif, récalcitrant plutôt que docile, en dépit de cette physionomie qui présentait d'abord des traits peu ouverts, nous lui savions un cœur d'or. Il se complaisait à se partager, toujours prêt à rendre un service, à se sacrifier sans arrière-pensée. Il ne pouvait voir souffrir, et on l'a vu se priver lui-même d'une collation pour l'offrir à un camarade. Ces signes ne pouvaient que trahir une bonté prodigue autant que sincère. Témoin

le zèle dont il faisait preuve, dès que certaines circonstances lui permettaient d'arracher, sans qu'il s'en rendît compte, naturellement, son masque de dureté et de froide réserve.



Qui ne se souvient de la St-François de Sales, fête de notre professeur ? Journée dont la réussite parfaite est due à notre cher Albert. Il pensait à tout, pourvoyait aux moindres détails comme aux affaires plus importantes, en véritable organisateur. Nous en appelons à ses amis sportifs pour corroborer cette preuve de générosité. Combien

de fois ne nous a-t-il pas apporté son concours, et ne s'est-il pas dépensé de bon cœur afin d'augmenter le prestige d'une compétition ?

Plein de vie et d'enthousiasme, il aimait et pratiquait tous les sports. Là encore, il mettait toute sa bonne volonté à fournir un jeu qualifié. Ses condisciples ne furent pas seuls à l'apprécier, en l'élisant pour capitaine d'une équipe de foot-ball, mais au classement cantonal des cours d'instruction préparatoire de gymnastique en Valais, les meilleurs résultats généraux en 1935 et 1936 furent ceux d'Albert Löhner. Mais ce que nous admirions en lui, encore plus que la perfection athlétique, c'était l'enthousiasme avec lequel il se lançait dans chaque manifestation, le grand « esprit sportif » qu'il montrait à tout instant. Albert était vraiment correct, il ne gardait jamais rancune, il évitait — comme on dit dans le jargon sportif — de donner des « mauvais coups », et si, par malheur, cela lui arrivait, il s'empressait auprès de son camarade pour lui tendre amicalement la main. Doux et calme, il était incapable de déraisonner et de lâcher le moindre mot grossier.

Bien qu'il fût passionné du sport, Albert ne négligeait pas son travail scolaire pour autant. Né le 14 mars 1918 à Königsberg, et revenu tout jeune en Suisse, le pays d'origine de sa famille, Albert grandit d'abord dans la belle ville rhénane de Bâle. Il fréquenta ensuite le collège de Stans où il consacra deux années aux études classiques ; mais comme il s'orientait vers une carrière différente, il vint à St-Maurice en 1932. Après une année d'étude du français, il suivit les trois cours commerciaux. C'est avec le 3^e prix qu'il avait terminé sa première année chez nous, et dans toutes les classes il s'avéra élève studieux et bien doué ; dans deux mois il devait, à n'en pas douter, enlever avec brio son diplôme d'études commerciales...

Si, au jeu, Albert ne criait pas et ne parlait presque pas, en classe il se tenait silencieux à sa place, n'arrêtant que rarement le professeur. Lorsqu'il était interrogé et qu'il vous faisait face, devant le tableau noir, il mettait toujours une main à sa ceinture et l'autre dans sa poche, comme pour se bien camper dans la lutte. De temps en temps, il laissait percer la langue et faisait un large sourire de satisfaction. Il était particulièrement amusant lorsqu'il parlait français : nous aimions son petit accent qui nous faisait rire, principalement lorsqu'il récitait ses leçons.

De nature assez fermée, il ne manifestait pas souvent ses sentiments. Il pouvait souffrir sans qu'on sût lire le moindre indice sur sa physionomie. Il supportait avec résignation les remarques et les conseils de ses maîtres et même de ses amis. Il ne savait d'ailleurs être fâché longtemps, et cela lui valait l'attachement de ses condisciples. Très patriote, un seul mot contre son pays le blessait, l'irritait :

il ne voulait pas qu'on en dise du mal, et il se tenait au courant de tout ce qui concernait sa vie nationale. Mais une seule parole aimable le remplissait de joie, et aussitôt ses deux lèvres s'écartaient pour laisser passer un large sourire.

Le visage radieux, sans le plus petit pli d'appréhension, il se rendit le 21 avril à la clinique pour se faire opérer de l'appendicite. L'opération réussit et l'on put espérer de le revoir bientôt. Mais une grave maladie se déclara d'un coup, et malgré ses apparences de force et de santé, elle le terrassa et l'emporta bien vite. Quand Dieu veut rappeler un homme, même s'il est robuste et solide, celui-ci ne peut pas résister. Ne le plaignons pas cependant, car au matin du 1^{er} mai, à 3 heures, lorsqu'il remit son âme entre les mains de Dieu, il exprima ces mots, consolateurs et lourds de bonheur futur : « Je suis content de mourir ».

Ses condisciples.